D'un héros national à l'autre ?

Apparitions et disparitions d'Augusto Sandino et Rubén Darío dans l'imaginaire national nicaraguayen 1927-1979

Jean-Henri Madeleine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agedor/1034>

DOI : 10.4000/agedor.1034

ISSN : 2104-3353

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Jean-Henri Madeleine, « D'un héros national à l'autre ? », *L'Âge d'or* [En ligne], 5 | 2012, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 16 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/agedor/1034> ; DOI : 10.4000/agedor.1034

Jean-Henri MADELEINE

Universités de Paris-Est Marne-la-Vallée, LISAA-EA 4120 et de Paris IV Sorbonne, CLEA

D'UN HÉROS NATIONAL À L'AUTRE ? APPARITIONS ET DISPARITIONS D'AUGUSTO SANDINO ET RUBÉN DARÍO DANS L'IMAGINAIRE NATIONAL NICARAGUAYEN 1927-1979

Résumé : Lors de ces trente dernières années, Augusto Calderón Sandino (1895-1934) et Rubén Darío (1867-1916) sont devenus les deux principaux héros nationaux du Nicaragua. Dans cet article nous tenterons d'analyser quels ont été les mécanismes et les étapes de cette vision partagée. La rapide et complexe accession d'Augusto Calderón Sandino au statut de héros dans le cadre national et international pendant la guerre contre l'intervention des États-Unis (1927-1932), contemporaine d'une sévère remise en cause de Rubén Darío par une partie des intellectuels nicaraguayens fera l'objet de la première partie de notre étude. Nous verrons ensuite de quelle manière l'assassinat du dirigeant de l'Armée de Défense de la Souveraineté Nationale du Nicaragua et le questionnement de la nature et l'importance de son rôle historique par la dictature somoziste (1936-1979) peut être articulée à la promotion progressive de Rubén Darío en tant que plus important représentant de la nation nicaraguayenne, ce qui donnera lieu à une construction identitaire qui ne sera mise en question que par des secteurs politiquement marginaux (dont le FSLN) jusqu'à la fin des années 70.

Mots-clés : Nicaragua – Héros – Nation – Sandinisme – Sandino – Rubén Darío – Somozisme

Resumen: En los últimos 30 años, Augusto Calderón Sandino (1895-1934) y Rubén Darío (1867-1916) se han convertido en los dos principales héroes nacionales de Nicaragua. En este artículo trataremos de analizar cuáles han sido los mecanismos y las etapas de esta visión compartida. La rápida y compleja accesión de Augusto Calderón Sandino al estatuto de héroe en el ámbito nacional e internacional durante la guerra contra la intervención estadounidense (1927-1932), contemporánea de una acérrima crítica de Rubén Darío por parte de una fracción de la intelectualidad nicaragüense ocupará el primer tiempo de nuestro análisis. Veremos seguidamente cómo el asesinato del líder del Ejército de Defensa de la Soberanía Nacional de Nicaragua (EDSNN) y la puesta en tela de juicio de su papel histórico – así como de su magnitud – por parte de la dictadura somocista (1936-1979) puede vincularse con la promoción progresiva de Rubén Darío como máximo representante de la nacionalidad nicaragüense, originando así una construcción identitaria que no será cuestionada más allá de sectores políticamente marginales (entre los cuales el FSLN) hasta el final de los años setenta.

Palabras claves : Nicaragua – Héroe – Nación – Sandinismo – Sandino – Rubén Darío – Somocismo

Latence et critique de Darío, émergence et stigmatisation de Sandino

L'historiographie récente de la construction de la nation insiste régulièrement sur le rôle des élites lettrées dans la création de ce qu'il est convenu d'appeler une « communauté politique imaginée »¹. Ce processus, souvent heurté en ce qui concerne les États Nations européens, l'est plus encore pour les nations latino-américaines. L'antériorité de l'État sur la Nation, liée aux modalités du processus d'indépendance, les clivages politiques nés de l'opposition entre libéraux et conservateurs, enfin l'émergence tardive d'instruments de nationalisation des masses (système scolaire, service militaire universel) ont conduit à un récit national longtemps conflictuel et fragmentaire. Dans le cas des nations centraméricaines, cette conflictualité apparaît de manière encore plus nette². À cet égard, l'exemple du Nicaragua est particulièrement significatif de la difficulté de l'élaboration et de la diffusion d'un discours national susceptible de produire des phénomènes d'identification parmi les membres de la communauté politique. En raison du clivage ethnico-linguistique du pays, tout d'abord : le discours national est émis et diffusé par les habitants de la façade pacifique peuplée de métis hispanophones ; les habitants de la façade atlantique, indiens et afro-américains dont la *lingua franca* est l'anglais en sont, jusqu'à une date récente, les exclus et les absents. Pour des motifs politiques ensuite : à l'opposition qui parcourt tout le XIX^e siècle entre le parti libéral et le parti conservateur, cristallisée par le conflit León/Granada s'ajoute, à compter de 1936, la dictature dynastique de la famille des Somoza (1936-1979), puis la décennie de pouvoir hégémonique du FSLN (1979-1989). Les motifs d'ordre économique s'ajoutent également à ces facteurs. Le développement est plus fragile et moins soutenu au Nicaragua que dans tous les autres pays centraméricains : les taux d'urbanisation et d'alphabétisation, notamment, s'avèrent tout au long du XX^e siècle les plus faibles d'Amérique centrale³. Ces fractures politiques et ethniques, mais aussi économiques et sociales, expliquent en partie la difficile émergence d'un sentiment national partagé. De ce fait, rares sont les figures susceptibles d'apparaître comme des références communes, qui puissent servir de lieux de mémoire permettant à leur tour, selon l'expression consacrée, l'« invention d'une tradition »⁴. Deux figures font cependant exception : celle du poète Rubén Darío et celle du guérillero Augusto Calderón Sandino. Toutes deux possèdent, à l'heure actuelle, les fonctions propres aux héros nationaux⁵ : que nous définirons par les caractéristiques suivantes : ils font l'objet d'un consensus fondé sur leur pouvoir symbolique ; de rituels de

¹ ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996, (p. 19).

² Ceci pour des raisons qu'il nous est impossible d'évoquer dans le cadre de cet article. Un certain consensus historiographique apparaît cependant qui met en évidence plusieurs facteurs explicatifs : la faible insertion de ces économies (à l'exception du Costa Rica) dans l'économie mondiale, la modernisation plus tardive des sociétés, une plus forte et plus durable influence de la puissance nord-américaine.

³ Le taux d'alphabétisation des nicaraguayens mâles ne dépasse les 30% qu'en 1980. Voir MOLINA JIMÉNEZ, Ivan, « La alfabetización popular en El Salvador, Nicaragua y Costa Rica : niveles, tendencias y desfases (1885-1950) », in *Revista de Educación*, n°327, Costa Rica, UCR, 2002, (p. 377-393).

⁴ HOBBSAWM, Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1992, (p. 8).

⁵ Nous entendons l'expression héros national au sens de CZANORWSKY, Stefan : « Le héros est un homme qui a rituellement conquis, par les mérites de sa vie ou de sa mort, la puissance effective inhérente à un groupe ou à une chose dont il est le représentant et dont il personnifie la valeur sociale fondamentale » in CZARNOWSKI Stefan, *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick héros national de l'Irlande*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1919, (p. 27.). Cette définition nous semble recouvrir des processus plus larges que les termes concurrents tels que l'« iconisation » qui, par la fixité des représentations qu'elle induit, ne permet pas d'appréhender le principe dynamique que sous-tend le concept d'héroïsation.

commémoration et d'une inscription dans l'espace public⁶ ; d'un culte relayé par l'État et ce quel que soit le parti au pouvoir⁷. Nous nous proposons ici de nous interroger sur les raisons qui expliquent qu'après presque deux siècles d'histoire indépendante, l'une des nations les plus violentes d'Amérique latine a placé au cœur de son imaginaire national deux figures aussi dissemblables : un poète moderniste et un guérillero nationaliste. Dans une perspective diachronique, nous tenterons de mettre précisément en évidence les phénomènes de disparition et/ou d'occultation, de réémergence et de réinterprétation qui expliquent que ces deux figures sont désormais identifiées par la majorité des nicaraguayens comme les héros visibles de la communauté nationale.

Au seuil de l'apparition de la figure de Sandino, en 1927, aucun référent susceptible de rassembler la nation dans une même communauté imaginée n'existe. Dans le calendrier officiel, seules trois fêtes nationales existent : la journée de l'anniversaire de l'Indépendance, celle de la bataille de San Jacinto⁸, celle du jour de la Race. Rubén Darío, le nicaraguayen le plus célèbre de l'histoire, ne fait donc l'objet d'aucune commémoration nationale et publique. Néanmoins, le jour de sa mort, le 6 février 1917, avait été déclaré jour de deuil national par le gouvernement conservateur d'Adolfo Díaz, et plusieurs cérémonies organisées, avec pour point d'orgue l'enterrement de ses restes au cœur de la cathédrale de León. Cette reconnaissance officielle nationale peine cependant à s'inscrire dans la durée. L'année suivante, à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, trois journées de commémoration sont effectivement organisées les 5, 6 et 7 février. Mais elles se limitent à la seule ville de León et n'y assistent que les seuls intellectuels et hommes politiques d'obédience libérale. Le président conservateur, Emiliano Chamorro, se fait représenter par une délégation composée de petits notables de la ville de Granada. Le culte à Rubén Darío entre dans une phase de latence, qui va durer peu ou prou⁹ jusqu'au début de l'ère somoziste. À cela plusieurs raisons. Tout d'abord, les positions politiques de l'auteur de *Azul* de son vivant : durant sa jeunesse, ses déclarations hostiles à l'Église catholique, qui lui vaudront d'être privé du soutien gouvernemental qui lui avait été promis afin de partir étudier en Europe ; plus tard, sa proximité avec le président dictateur José Santos Zelaya, qui le déclare, lors de son bref séjour au Nicaragua en 1907, invité d'honneur de la nation, puis le nomme ambassadeur auprès du gouvernement espagnol ; enfin, lors de son retour définitif au Nicaragua, ses sympathies toujours affichées pour les politiciens libéraux. Sa trajectoire biographique ensuite, marquée par un déracinement volontaire qui fait douter de la réalité de son patriotisme. Il part, dès l'âge de quinze ans, pour le Salvador voisin, puis le Chili et l'Argentine. Il passe ensuite l'essentiel de sa vie en Europe, et notamment à Paris, et ne revient qu'une seule fois dans son pays natal (en 1907) pour n'y retourner que quelques mois avant sa mort, en 1916. Sa poésie enfin, qui apparaît trop marquée par l'influence de Whitman et des symbolistes français, et qui ne fait que très peu référence au Nicaragua¹⁰. Ces critiques envers l'esthétique poétique de Rubén Darío sont particulièrement virulentes en ce qui concerne les membres de ce que l'on appellera la *generación de Vanguardia*. Celle-ci

⁶ Le Théâtre National porte ainsi le nom de Rubén Darío, alors que l'aéroport international ainsi que l'une des principales avenues de la ville et de nombreux quartiers portent celui de Sandino.

⁷ Ainsi la promotion de Augusto Sandino au rang de Héros National a été votée à l'unanimité au congrès.

⁸ Commémoration de la victoire des troupes nicaraguayennes sur l'armée de l'aventurier William Walker le 14 septembre 1856.

⁹ Le 24 septembre 1933, on donne son nom à un jardin public au sein de la capitale, Managua.

¹⁰ Au total une vingtaine d'occurrences, (autobiographie non comprise) dans toute son œuvre, cf. WHISNANT, David, *Rascally signs in sacred places : the politics of culture in Nicaragua*, Chapel Hill and London, TheUniversity of North Carolina Press, 1995, (p. 339).

est officiellement née le 17 avril 1931¹¹ et compte les plus grands noms de la littérature nicaraguayenne de la première moitié du XX^e siècle : Luis Alberto Cabrales, Joaquín Pasos Argüello, mais surtout Pablo Antonio Cuadra et José Coronel Urtecho. Celui-ci initie le mouvement de *Vanguardia* par la publication dans le *Diario Nicaragüense* de son « Oda a Rubén Darío » en 1927 qui commence par le désormais célèbre vers : « Burlé de tu León de cemento al cabo » qui traduit la fascination et la répulsion exercée par celui qu'il appelle, dans cette même ode, « el paisano inevitable ». Tous ces jeunes poètes sont liés à la ville de Granada et au parti conservateur et leur programme appelle à une profonde remise en question de l'héritage culturel de la génération précédente, dont le culte à Rubén Darío leur apparaît comme l'élément central¹². Fils et héritiers des vieilles familles du patriciat catholique de Granada dont les familles sont confrontées aux changements à la fois économiques et culturels induits par l'occupation américaine¹³, ils sont opposés à Darío en ce qu'il incarne, à leurs yeux, une esthétique à la fois moderniste et universaliste qui donne une vision exotique du Nicaragua. Son culte ressortirait donc d'une coupure au regard des racines populaires et hispaniques de la culture nationale, et, *in fine*, d'une forme de soumission à l'influence politique et économique américaine. L'opposition à Darío participe donc, pour ces poètes, des convictions anti-bourgeoises nées du spectacle des accommodements hypocrites des élites conservatrices et libérales à l'occupation de leurs pays par les troupes américaines. Car c'est avant tout le contexte politique national et international qui explique cette phase de latence dans le processus de promotion de Rubén Darío au rang de héros national. En effet, la progressive reconnaissance de son œuvre, à dater de la publication de *Azul*, est contemporaine de la radicalisation des luttes entre les factions politiques libérales et conservatrices. Le débat autour de la construction d'un hypothétique canal interocéanique et l'intervention américaine, qui se prolonge entre 1910 et 1932 en sont les raisons apparentes ; le désir des libéraux d'accéder au pouvoir, rendu impossible du fait de la méfiance américaine à leur égard après le mandat de José Santos Zelaya, le motif d'ordre plus structurel. Dans ce contexte, la référence à Rubén Darío est perçue par les conservateurs comme une critique implicite de leur politique pro-américaine en dépit du caractère souvent ambigu de leur rapport aux États-Unis¹⁴. Le culte au poète reste donc, jusqu'au début des années 30, enclavé dans la zone dominée par les libéraux. L'une des preuves les plus évidentes en est la décision prise en 1932 suite à la demande que l'Union Panaméricaine fait à chacun de ses membres de proposer le nom d'un personnage historique dont le buste ornera le salon d'honneur du siège de cette organisation. Une commission *ad hoc* est créée, qui réunit des hommes politiques, journalistes et écrivains de sensibilités politiques diverses. Trois personnages sont proposés : Rubén Darío, Máximo Jeréz (un des pères de l'Indépendance) et Miguel Larreynaga, l'un des pères fondateurs de la République dans le premier tiers du XIX^e siècle. C'est ce dernier qui, au détriment de Darío, sera finalement choisi.

¹¹ À travers un Manifeste paru dans le journal conservateur *La Prensa* dont le titre exact est « Ligera exposición y proclama de la anti-academia nicaragüense », in *La Prensa*, Managua, 17 de abril 1931.

¹² Dès 1927, José Coronel Urtecho avait publié dans le *Diario Nicaragüense* une « Oda a Rubén Darío » dénonçant l'exotisme de celui-ci.

¹³ Voir GOBAT, Michel, *Enfrentando el sueño americano. Nicaragua bajo el dominio imperial de Estados Unidos*, Managua, IHNCA-UCA, 2010, (p. 347).

¹⁴ Ainsi en même temps que des poèmes très critiques envers les États-Unis tels que la « Oda a Roosevelt » (1904) ou « El triunfo de Calibán » Rubén Darío a également écrit des textes nettement plus mesurés, voire laudatifs tel que « La Salutación al águila » (1906) à l'occasion de la conférence panaméricaine de Rio de Janeiro.

Lorsqu'en août 1927 s'achève la guerre civile nicaraguayenne qui a opposé, comme cela fut le cas de manière rémanente depuis l'Indépendance, les troupes des libéraux bénéficiant du soutien diplomatique et logistique du Mexique à l'armée conservatrice soutenue par les États-Unis, le conflit reste largement ignoré en dehors de l'isthme centraméricain. Le jeune général¹⁵ libéral issu des rangs de l'armée libérale, Augusto Calderón Sandino¹⁶, n'est lui-même connu au Nicaragua que par les quelques centaines de soldats improvisés qui se trouvent sous ses ordres et par les hommes directement impliqués dans ces combats qui se déroulent le plus souvent loin des principaux centres urbains et notamment de la capitale du pays, Managua. Quelques mois plus tard, son nom est connu dans une grande partie de l'Amérique et de l'Europe. Tous le célèbrent : les intellectuels (José Vasconcelos, Gabriela Mistral, Henri Barbusse ou Diego Rivera), les politiques (Nehru et Gandhi lui manifestent leur soutien¹⁷), mais aussi une partie de l'opinion publique latino-américaine : les meetings organisés par le comité « Manos Fuera de Nicaragua » (MAFUENIC) rassemblent des milliers de personnes. La nouvelle de son assassinat, en février 1934, est commentée jusqu'en Europe. Ce brusque passage de l'ombre à la lumière, d'une renommée locale à une gloire internationale, du statut de « bandit¹⁸ » à celui de héros latino-américain de la lutte anti-impérialiste, s'explique par deux facteurs principaux. Tout d'abord la lutte elle-même et la façon dont elle est menée localement par Sandino dans le contexte national et international de la fin des années vingt en Amérique latine. En second lieu, et de façon encore plus décisive, la manière dont à l'instigation de poètes et d'hommes de lettres centraméricains et latino-américains, celle-ci est représentée. Car c'est bien la transformation du général rebelle en héros, de la lutte locale en geste épique, qui permet d'appréhender la nature de sa fulgurante et très grande popularité mais aussi de la relative rapidité de sa disparition ultérieure.

Nous reviendrons très rapidement sur le premier de ces facteurs. Augusto Calderón Sandino a initialement accepté, à l'instar de la majorité des autres généraux de l'armée libérale, la paix de compromis proposée aux partis en conflit par l'émissaire du président des États-Unis, Henry Stimson. Mais il dénonce ensuite ce pacte et crée, avec quelques dizaines, puis quelques centaines d'hommes mal équipés, une armée de volontaires appelée « Ejército de Defensa de la Soberanía Nacional de Nicaragua » (EDSNN) qui opère principalement dans les départements du nord du pays, adossés à la frontière hondurienne. La porosité de celle-ci, ainsi que la rapide adoption d'une stratégie de guérilla permet aux membres de l'armée de l'EDSNN d'échapper à la destruction totale, en dépit des moyens considérables -notamment aériens- engagés par l'administration américaine. Les quelques pertes provoquées par les sandinistes lors d'embuscades ont, dans ce contexte de totale asymétrie des forces en présence, un retentissement considérable dans l'opinion américaine et internationale. Cette lutte de résistance nationale bénéficie en effet, dans ces années 1927-1928, d'un contexte politique favorable en Amérique latine et en Europe. Les organisations mettant en cause la colonisation européenne se développent en Asie et, dans une moindre mesure, en Afrique. Surtout, l'Internationale Communiste développe, dans ces années 1924-1928, la tactique des « fronts nationaux-populaires » qui vise à réunir, dans de larges coalitions, les éléments de la petite bourgeoisie anti-impérialiste et du prolétariat urbain et rural. Un rapprochement s'opère notamment entre le gouvernement de Calles, en

¹⁵ Le terme désigne les chefs commandant une troupe d'une centaine d'hommes.

¹⁶ Le second prénom, César, qui vient remplacer le nom de sa mère, ne sera utilisé qu'à partir de 1928.

¹⁷ Voir WUNDERICH, Volker, *Sandino, una biografía política*, Managua, IHNCA-UCA, 2010, (pp. 136-145).

¹⁸ C'est le terme systématiquement utilisé pour désigner Sandino et ses troupes par la presse nicaraguayenne (*La Noticia*, *La Prensa*) mais aussi celle des États-Unis (à quelques exceptions près, dont le journal progressiste *The Nation* auquel nous ferons allusion plus avant).

butte à l'opposition des milieux d'affaires américains suite à la nationalisation partielle du secteur pétrolier, et la Russie soviétique, diplomatiquement reconnue par le régime mexicain en 1923. De manière plus diffuse, en Amérique centrale et dans l'aire caraïbe, les conséquences de la guerre hispano-cubaine et l'effervescence de la révolution mexicaine ont provoqué un net regain de l'anti-américanisme. Celui-ci est certes plus populaire que gouvernemental, plus culturel que politique. Ainsi Calles trouvera-t-il rapidement une solution à son contentieux avec les milieux d'affaires américains¹⁹, ainsi l'APRA fondée à Mexico par Raúl Haya de la Torre n'aura-t-elle que très peu de partisans en dehors du Pérou. Mais, dans la fraction socialement réduite des classes moyennes et de la petite bourgeoisie intellectuelle, l'opposition à la domination des États-Unis est patente. Dans ce contexte, la guérilla créée par Sandino, nationaliste sans être impérialiste, inclusive dans son discours sinon dans sa pratique²⁰ était susceptible de rallier une large partie des opinions publiques naissantes en Amérique latine. Le caractère à la fois fluide et composite de son discours politique favorise ce processus. En effet, dans plusieurs lettres et manifestes adressés à l'opinion publique nicaraguayenne et latino-américaine, il précise les objectifs de sa lutte. À court terme, le retrait des troupes de marines américains et le retour à la présidence du candidat légitime, Sacasa. Dans un délai plus long, la reviviscence du rêve d'unité latino-américaine²¹ autour des idéaux boliviens. Déséquilibre des forces en présence, antéposition de la posture morale sur la pratique de la transaction politique, référence à des idéaux et non à une idéologie déterminée : Sandino, dans un moment de crise de la conscience nationale et continentale, semble donc voué à la grandeur.

Mais c'est surtout la représentation de Sandino et de son armée qui est diffusée par les hommes de lettres et les intellectuels latino-américains qui expliquent son accession à la gloire nationale et continentale. Et c'est de l'extérieur du Nicaragua, par le biais d'un poète hondurien, Froylán Turcios, que se jouent simultanément la popularisation et l'héroïsation de la figure de Sandino auprès des opinions publiques nicaraguayennes et centraméricaines. Né en 1874, fondateur de plusieurs journaux, auteur de recueils de poésie symboliste, Froylán Turcios est, en 1927, le rédacteur et l'animateur principal de la revue *Ariel*, créée à l'occasion de l'intervention des marines américains au Honduras. Le titre même du journal est programmatique : c'est l'imaginaire politique de l'uruguayen Enrique Rodó auquel il est fait explicitement référence par Turcios²². Et c'est Sandino lui-même qui, après la lecture d'un numéro d'*Ariel*, a initié la correspondance avec celui-ci. Dès lors, et ce jusqu'à la fermeture du journal par décision du gouvernement hondurien sur la suggestion de l'ambassadeur des États-Unis, la revue publie les lettres et manifestes du leader de l'EDSNN, informe du déroulement des opérations militaires, diffuse les témoignages

¹⁹ Voir MEYER, Jean, *Les ouvriers et la révolution mexicaine : les bataillons rouges*, in *Annales*, n°1, 25^e année, Paris, EHESS, 1970, (pp. 30-55).

²⁰ La majorité des membres de l'EDSNN sont des anciens membres du parti libéral nicaraguayen. S'y ajoutent quelques Centraméricains de la même obédience, et de très rares communistes, dont le plus célèbre est Augusto Farabundo Martí, membre du secours rouge international et de l'internationale communiste. Il exerce les fonctions de secrétaire de Sandino jusqu'en septembre 1929.

²¹ Le texte le plus significatif à cet égard est le « Plan de realización del sueño supremo de Bolívar », rédigé à la fin de l'année 1928 et présenté au président Calles l'année suivante.

²² Le programme de *Ariel* est ainsi résumé par l'auteur : « I. Cristallizar nuestra labor, amplia y permanente, de Belleza, de Verdad y de Cultura. II. Hacer en nuestra patria obra de civismo y confraternidad, difundiendo el verdadero concepto de soberanía, el buen gusto literario, el amor por las Ciencias y las Artes. III. Honrar, levantar el nombre de Honduras en el exterior, haciéndolo conocer en sus más brillantes aspectos. IV. Cooperar activamente en la reconstrucción nacional. » in *Ariel*, Tegucigalpa, mars 1925 (numéro non visible sur l'exemplaire consulté).

d'intellectuels favorables²³ à sa cause. Sa maison au Honduras sert de relais aux émissaires sandinistes ; lui-même est nommé par Sandino son représentant officiel à l'extérieur. Il écrit, de plus, de nombreuses lettres aux journaux et intellectuels latino-américains afin de populariser la lutte de l'EDSNN. Son rôle ne se limite donc pas à celui d'un simple relais : il construit dès l'origine sa propre perception du leader nicaraguayen, qui va devenir, en grande partie, celle qui fera l'objet d'une diffusion plus large par la presse centraméricaine et latino-américaine. L'intégralité de la revue n'a pas été conservée, mais nous avons cependant pu en consulter une vingtaine d'exemplaires au CHM²⁴ de Managua. Trois caractéristiques y apparaissent de manière rémanente, dans les articles décrivant la lutte du chef de l'EDSNN. Elles configurent un discours d'héroïsation tissant un jeu d'oppositions qui servira donc de matrice aux représentations ultérieures. Nous choisirons pour illustrer celle-ci la description que Froylán Turcios fait de Sandino en l'honneur du premier anniversaire de sa lutte :

Fija un lapso de episodios titánicos esta fecha próxima, 4 de mayo de 1928, primer aniversario del día luminoso en la Historia de la Libertad en que AUGUSTO CÉSAR SANDINO inició su bélica acción contra el conquistador yankee, en defensa de la soberanía de Centro América. Joven paladín de legendarios tiempos, único en esta época sórdida de calibanes y traidores, levanta con ímpetu soberbio el pabellón de los libres, enfrentándose al verdugo de su patria con gesto audaz que asombra el universo. Un año de proezas dignas de las obras de Píndaro; un año de desafiar a la muerte cara a cara en perenne combatir contra los terribles piratas acostumbrados a pisotear el honor de los pueblos indefensos; un año de dolor y quebrantos, de fecundos esfuerzos y viril energía; un año de gloria y martirio, de exterminio y de luto, y de sublime sacrificio sin ejemplo.

DESCUBRÁMONOS ANTE EL HÉROE DE LOS HÉROES Y ANTE SUS INVICTAS LEGIONES EN SU ÉXODO SANGRIENTO HACIA LA INMORTALIDAD²⁵

Sandino est donc, en premier lieu, le héros populaire qui, à la différence des représentants des politiciens issus de l'oligarchie, défend le Nicaragua les armes à la main. En ce sens, il s'inscrit dans le champ de l'action, directement lié à la construction de ce schéma héroïque. Mais, et c'est là sa deuxième caractéristique, il ne lutte pas que pour la souveraineté du Nicaragua, en 1927-1928. Métonymiquement, son combat est celui de l'Amérique centrale et latine toute entière, face à la série d'interventions militaires menées par les États-Unis à l'encontre des nations caribéennes et centraméricaines. Sa lutte revêt une dimension civilisationnelle et le leader de l'EDSNN apparaît bien comme une incarnation d'Ariel opposé au Caliban anglo-saxon (le terme « calibanes » est d'ailleurs explicitement utilisé dans la citation). Face à la barbarie et à la puissance technique, il est l'esprit, lumineux et inventif, de la nouvelle latinité que Rodó et ses lecteurs ont appelé de leurs vœux. Enfin, le dernier élément de ce schéma héroïque a trait au destin futur de Sandino : comme tout héros, sa fin sera tragique. La dissymétrie des forces en présence, la nature supra-humaine de la lutte aboutissent au sacrifice et au martyre. L'hypo-texte biblique et la dimension christique sont d'ailleurs clairement perceptibles (cf. « éxodo sangriento ») : le principe dynamique de transformation du héros doit, dans cette société catholique, être sacralisé par la mort glorieuse... Sauveur de la Patrie en danger, Défenseur

²³ Les plus connus étant ceux de Alberto Masferrer, essayiste et théosophe hondurien et de Raúl Haya de la Torre.

²⁴ Centro de Historia Militar de Managua, fonds ACS (Augusto César Sandino), E.001, G.007, N°00377 à 00394.

²⁵ TURCIOS, Froylán, « Inmortal aniversario », in Ariel, Tegucigalpa, Honduras, n° 65,01/05/1928, (p.1).

de la civilisation latino-américaine, Messie voué au martyre : ce schéma d'héroïsation initié par Turcios va être repris par nombre de périodiques et de revues dans les années qui suivent. Au Nicaragua même, en raison des limites déjà évoquées, il est porté par des hommes qui n'appartiennent pas directement à la direction du parti libéral et conservateur. Restent les groupes constitués autour des premières organisations syndicales et ouvrières²⁶, du journal de Salvador Buitrago, *La Tribuna*. Restent également, comme nous l'avons signalé antérieurement, les membres de la *Generación de Vanguardia* dont les orientations anti-bourgeoises et anti-américaines convergent en partie avec celles que Sandino développe dans ses propres manifestes. Les témoignages de soutien à celui-ci sont donc fréquents. Salomón de la Selva, l'un des membres les plus influents du groupe rallie la position de Sandino et écrit un récit décrivant les trois premières années de sa lutte, *La guerra de Sandino o pueblo desnudo*²⁷. Surtout, José Coronel Urtecho prend souvent, à contre-courant, des positions sinon favorables, du moins mesurées à l'égard de Sandino et de son mouvement. Ainsi évoque-t-il, dans un texte du 4 mars 1932, la situation de Sandino au moment des élections présidentielles :

No existe ya (o puede de un momento a otro dejar de existir) una cuestión de Las Segovias. Lo que existe es una cuestión de Nicaragua, entre fuerzas nacionales armadas y un gobierno que descansa en partidos políticos desunidos. Estos últimos duermen confiados en que el apoyo de los Estados Unidos lo tendrán siempre en la hora de la necesidad. Pero aun contando con el apoyo, aun aplastando a las armas rebeldes con las armas extranjeras, el sandinismo que no es otra cosa que el nacionalismo revolucionario, no desaparecerá de Nicaragua²⁸.

Mais c'est en Amérique latine et centrale que ce schéma d'héroïsation va être le plus largement diffusé. L'absence d'informations fiables sur les conditions réelles de la lutte, la stigmatisation presque unanime²⁹ de la presse nord-américaine amplifient ce phénomène. Différentes revues qui forment autant de réseaux intellectuels³⁰ relaient la lutte de Sandino telle qu'elle est décrite par Turcios. En Amérique centrale donc, avec Turcios et *Ariel* mais aussi le costaricien Joaquín García Monge et son *Repertorio Americano* qui créent un « Comité de Solidaridad Pro-Sandinismo »; au Pérou avec Mariátegui et la revue *Amauta*, au Chili avec Gabriela Mistral, au Mexique grâce au MAFUENIC dans lequel on retrouve les principaux intellectuels mexicains. Enfin, comme nous l'avons précédemment indiqué, aux États-Unis, où les groupes d'orientation pacifiste et progressiste mettent en question la légitimité de l'intervention et du discours antisandiniste. Cette promotion de Sandino au statut de héros continental est rapide : inconnu en 1927, il est devenu célèbre en 1928. Elle est aussi, ainsi que nous l'avons souligné, relativement brève. Dès l'année suivante, la majorité des

²⁶ Notamment dans la ville de León à travers Escolástico Lara, créateur du groupe « El obrerismo organizado », l'une des premières organisations syndicales nicaraguayennes.

²⁷ Elle ne sera publiée qu'après la révolution de 1979, SELVA, Salomón de la, *La guerra de Sandino o pueblo desnudo*, Managua, Nueva Nicaragua, 1985.

²⁸ CORONEL URTECHO, José, « Reflexiones sobre el último manifiesto de Sandino », in *La Prensa*, Managua, Nicaragua, 4 de marzo 1933, (p. 1.).

²⁹ Le *New York Times* notamment qualifie presque systématiquement (tout comme la presse nicaraguayenne) Sandino de « bandit ». Des exceptions existent cependant, notamment parmi les progressistes. Ainsi le journaliste Carleton BEALS sera-t-il le seul à avoir pu rencontrer Sandino pendant ses années de lutte. Il publiera une série d'articles dans le journal *The Nation* entre janvier et mars 1928, partiellement reproduits par RAMÍREZ, Sergio, *El pensamiento vivo de Sandino* (2 tomos), Managua, Nueva Nicaragua, 1984.

³⁰ Voir CASAUS ARZU, Marta Elena et GARCÍA GIRÁLDEZ Teresa, *Las redes intelectuales centroamericanas : un siglo de imaginarios nacionales, 1820-1920*, Guate F y G editores, Guatemala, 2005.

écrivains et poètes latino-américains et nicaraguayens antérieurement cités ne se réfèrent que beaucoup plus rarement à sa lutte. Les raisons en sont multiples et il est impossible d'en faire le détail dans le cadre de ce travail. L'un des éléments centraux tient au rôle joué par le mouvement communiste international. Les principaux relais de Sandino à l'extérieur de son pays se situent dans cette sphère. En ce qui concerne l'Amérique latine notamment, le rôle du mouvement communiste, et notamment du Parti Communiste Mexicain (PCM) s'avère fondamental. Car le séjour que Sandino effectue au Mexique, en 1929-1930, afin de chercher des appuis politiques, s'achève par son refus de se soumettre à la nouvelle tactique « classe contre classe » décidée par l'Internationale Communiste. Il sera par conséquent désavoué par son propre secrétaire, Augusto Farabundo Martí, et perd l'appui de la presse et des organisations communistes. À cette rupture s'ajoutent les nouvelles conditions dans lesquelles se déroule la guerre au Nicaragua : les *marines* américains ayant été en grande partie remplacés par les troupes de la nouvelle Garde Nationale, ce qui pouvait être décrit comme un conflit profondément inégal entre deux civilisations tend à redevenir une simple guerre civile comme en ont tant connu les pays centraméricains. Enfin, le pacte que celui-ci conclut avec les représentants des partis dominants, en 1932, renforce cette impression que le héros de la conscience latino-américaine n'était qu'un caudillo de plus. L'assassinat de Sandino réactive quelque peu cet intérêt, qui décroît cependant fortement jusqu'au moment de la révolution cubaine.

Déconstruction et occultation de Sandino, « Darianisation » du régime somoziste et de la Nation

L'élimination de Sandino par des officiers de la Garde Nationale, le 2 février 1934, s'offre comme une des conditions nécessaires à la mise en place d'un nouveau pouvoir, celui d'Anastasio Somoza García. L'ancien chef de l'EDSNN, par l'influence qu'il exerçait au nord du pays et sa capacité à mobiliser plusieurs centaines d'hommes en armes, constituait sinon un danger majeur, du moins, un obstacle pour celui qui parvient rapidement à contrôler le parti libéral, renverse le président Sacasa, puis gagne les élections de 1936, instituant une dictature dynastique qui ne prendra fin que plus de quarante années plus tard, en juillet 1979. La période somoziste a souvent été décrite comme une ère de négativité pure, et le régime tantôt, dans une terminologie wébérienne, comme un système « sultanistique », tantôt comme un césarisme aux intérêts d'une oligarchie limitée aux membres de la famille Somoza et à leurs obligés. Les travaux de Jeffrey Gould³¹ et de Gilles Bataillon³² infirment en partie ces interprétations et mettent l'accent sur la capacité d'adaptation (notamment par l'inclusion de nouveaux groupes sociaux dans la coalition au pouvoir) des dirigeants de la dynastie. La durée de celle-ci s'inscrit également dans sa capacité à promouvoir un récit national stable et durable dans ce qui n'est, au début des années 30, qu'une agrégation de groupes aux intérêts et identités profondément différents. Or ce récit, construit de manière progressive, repose sur la désacralisation d'une figure,

³¹ GOULD, Jeffrey, *To die in this way, Nicaraguan Indians and the Myth of Mestizaje 1880-1965*, Duke University Press, Durham and London, 1998 et *Orgullo amargo : el desarrollo del movimiento obrero nicaragüense (1912-1950)*, Managua, IHNCA-UCA, 1997.

³² BATAILLON Gilles, *Genèse des guerres internes en Amérique centrale (1960-1983)*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

celle de Sandino, et la promotion officielle de celle de Rubén Darío. Nous examinerons brièvement les étapes et les modalités de ces processus.

La mort de Sandino, en février 1934 signifie peu ou prou la fin du premier sandinisme politique. Dans les jours qui suivent l'assassinat, la coopérative agraire qu'il avait créé sur le río Coco est détruite, ses partisans massacrés ; ses rares soutiens urbains sont arrêtés et exilés. Le premier temps de stupeur et d'indignation passé, c'est l'indifférence qui prime. À l'intérieur du Nicaragua, ainsi que nous l'avons précédemment indiqué, la figure de Sandino n'a été soutenue que par une partie des élites lettrées ainsi que des individus ou des groupes politiquement marginaux. Les deux principaux partis lui sont hostiles, tout comme la quasi-totalité de la presse. En outre, la violence des moyens employés à la fois par l'EDSNN et les troupes de *marines*, puis de la GN à l'encontre de leurs adversaires mais également de la population civile explique que l'image de « bandit » diffusée par la presse nationale et celle des États-Unis ait été partagée par une partie difficilement quantifiable mais certainement importante de la population. Le décret qui amnistie les auteurs de ces crimes est adopté quelques mois après, légitimant *a posteriori* l'action du futur dictateur. Cependant les circonstances de l'assassinat et la popularité résiduelle du dirigeant de l'EDSNN portent préjudice au statut d'homme d'Etat dont Anastasio Somoza García cherche à se prévaloir. Il publie donc, dans le contexte des élections présidentielles de 1936, un ouvrage intitulé *El Verdadero Sandino o el Calvario de las Segovias*³³. Comptant plus de cinq cents pages, organisé de manière chronologique, et cas très rare, signé par le dictateur lui-même, il contient de nombreuses photographies tirées des journaux de l'époque ainsi que des témoignages et documents dont certains proviennent de l'archive de l'EDSNN saisie lors de l'attaque de la coopérative agraire de Wiwilí en février 1934. Dans cet ouvrage que nous ne pouvons analyser ici dans sa totalité, c'est bien un processus de radicale déconstruction de la figure héroïque de Sandino qui est mené à bien. Celui-ci consiste en l'inversion systématique des catégories au travers desquelles il avait été appréhendé par la presse latino-américaine. En premier lieu et de manière centrale, le Sandino - héros issu du peuple qui défend son pays par les armes - est réduit à une icône passive créée par Froylán Turcios. Le héros se trouve obéré de sa première et principale qualité : la capacité à agir dans le réel, au nom d'un idéal. La deuxième caractéristique de Sandino, sa qualité de nouvel Ariel fait l'objet de critiques tout aussi directes. Celui qui incarnait la civilisation latino-américaine et son renouveau devient l'incarnation et l'exemple de la régression des individus abandonnés à eux-mêmes à une sauvagerie pré-hispanique. C'est de manière logique que la dimension sacrificielle de Sandino et de sa lutte subissent une ultime et définitive inversion. La comparaison christique et biblique est déplacée vers le peuple des Segovias (la zone dans laquelle l'EDSNN a réalisé la majorité de ses actions de guérillas) ainsi que l'indique directement le titre de l'ouvrage. Surtout, Sandino lui-même est désigné comme un faux prophète. Pour ce faire, ses textes les plus fortement marqués par l'influence du théosophe Joaquín Trincado, promoteur d'un « communisme rationaliste » sont massivement cités et reproduits dans l'ouvrage. De cette manière, le châtiment du faux Messie et du vrai bourreau apparaît justifié, et Somoza lui-même devient, par la vertu de ce renversement du schéma héroïque, le Sauveur réel de la Nation. Cet ouvrage fixe la vérité sur le mouvement sandiniste et plongent Sandino et son mythe hors de la mémoire officielle. Pendant les années 70, la revendication de plus en plus claire de la figure de Sandino par Pedro Joaquín Chamorro, l'existence du FSLN et la parution d'un certain nombre d'ouvrages à l'étranger expliquent

³³ SOMOZA GARCÍA, Anastasio, *El verdadero Sandino o el Calvario de las Segovias*, Managua, Tipografía Robelo, 1936.

que le *Calvario* soit réactivé. De manière significative, aucun nouvel ouvrage n'est écrit mais c'est *El Calvario de las Segovias* qui sera réédité : une première fois, en 1971, dans la revue *Guardia Nacional*, durant le dernier trimestre de l'année³⁴, et une seconde en 1976 sous forme de fac-similé.

Cette déconstruction de la figure héroïque du fondateur de l'EDSNN s'inscrivait, ainsi que nous l'indiquions, dans le contexte spécifique des élections de 1936 et visait davantage, nous semble-t-il, l'opinion publique internationale que les sandinistes eux-mêmes et leurs sympathisants, pour la plupart physiquement éliminés ou exilés au moment de la publication de l'ouvrage. La promotion de Darío se dessine de manière plus progressive, mais elle nous semble indirectement liée à l'anéantissement à la fois matériel et physique du guérillero. En effet, même si la prise du pouvoir par Anastasio Somoza se fait, dans la continuité de l'histoire politique nicaraguayenne, par un pacte au sommet entre les élites, elle présente également de fortes singularités au regard des précédents coups d'état militaires, et notamment la monopolisation d'une force armée devenue professionnelle par le seul Anastasio Somoza. Celui-ci désire également présenter le nouveau régime comme la fin d'un cycle historique, celui de la guerre civile de 1927 et de la rébellion sandiniste, mais également, dans une perspective plus large, celui des guerres civiles du XIX^e siècle. La nation entre donc dans une ère nouvelle, et le discours officiel, s'il reprend la vulgate libérale (liberté de culte, respect de la constitution, libre-échange) traduit également la nécessité de légitimer un ordre qui vise à s'inscrire dans une durée plus longue que celle de la seule échéance des prochaines élections présidentielles. Dans cette perspective, la fin de Sandino est celle de la pulsation anarchique et pré-nationale de la société nicaraguayenne, et la promotion de Darío, contemporaine de l'instauration du nouveau régime, le signe du basculement définitif du Nicaragua dans le camp du Progrès et de la Prospérité.

Nous examinerons maintenant brièvement les mécanismes et étapes de cette accession de Darío au rang de héros national. Soulignons à nouveau que celle-ci se fait, chronologiquement, dans la même scansion historique que la mise en place du nouveau régime et son acceptation par l'ensemble des élites politiques et culturelles. En 1938, soit deux ans après l'élection d'Anastasio Somoza à la présidence, le cinquantenaire de la publication d'*Azul* fait l'objet d'une première célébration officielle. Une messe en l'honneur du poète est dite, à laquelle assistent les ministres libéraux du général Somoza et les conservateurs représentés notamment par Pedro Joaquín Chamorro. Cette communion des anciens adversaires politiques autour de la figure du poète emblématique du modernisme et du symbolisme concerne également les anciens soutiens de Sandino chez les intellectuels. Ainsi Gustavo Alemán Bolaños, l'un des propagandistes les plus actifs du chef de l'EDSNN devenu, en 1935 « Encargado de Obras Públicas » du ministère de l'Education Publique réalise un recueil des principales œuvres du poète pour l'enseignement scolaire. Le climax de cette dynamique d'officialisation de Rubén Darío en tant que héros de la communauté nationale réconciliée est atteint en 1941. À l'occasion du 25^e anniversaire de la mort du poète, des festivités nationales sont décidées par décret³⁵. Elles sont l'une des premières expressions politiques de la volonté de création de référents identitaires communs au travers de cérémonies dont la réitération institutionnalisée donnera valeur de rituel laïque. Du 6 au 10 février sont donc organisés dans quatre villes simultanément

³⁴ Cf. *Revista de la Guardia Nacional*, Managua, n° 334, 1976. Nous n'avons pu trouver que l'exemplaire correspondant au mois de septembre. Le texte est rigoureusement identique à celui de l'édition de 1936, à l'exception notable des photographies, qui sont absentes du numéro que nous avons pu consulter. Aucune préface, aucun commentaire, aucune note de bas de page nouveaux ne sont ajoutés.

³⁵ Cf. Décret Exécutif n° 9 du 6 février 1941.

(Managua, León, Masaya et le village de naissance du poète renommé officiellement Ciudad Darío) des concours de poésie et déclamation, une soirée lyrico-littéraire, le défilé des élèves des écoles devant le monument à Darío érigé en 1933, enfin le pèlerinage à Ciudad Darío. Anastasio Somoza et son épouse³⁶ sont présents lors du point d'orgue de ces festivités, la remise des prix lors de la soirée lyrico-littéraire. À l'occasion de cette cérémonie de remise des prix, l'ancien ministre des affaires étrangères, Manuel Cordero Reyes, prononce un discours qui définit la fonction désormais assignée officiellement à Rubén Darío :

Nicaragua debe encontrar en Darío un valiosísimo factor de cultura nacional, no sólo por el mérito intrínseco de una obra preclara, no sólo por la magia de un arte genial y por el conocimiento enciclopédico que contiene, sino también por el espectáculo edificante de un hombre que desde las primeras luces de la alborada, buscó afanosamente la misión específica que le fuera confiada, y una vez que la hubo conocido, se dedicó a cumplirla sin vacilación³⁷.

On remarque en premier lieu que son œuvre est considérée comme un puissant vecteur de création d'une culture nationale. Les écrits de Darío ont en quelque sorte une qualité performative : les lire, les célébrer équivaut à dire et créer la nation. De plus, sa vie apparaît tout entière comme un exemple de qualités qui se situe à l'intersection de l'humain (cf. « conocimiento enciclopédico (...) afanosamente ») et du divin (cf. « arte genial »). La dimension démiurgique, voire messianique est clairement convoquée ici, mais elle est articulée à une célébration de la volonté individuelle qui apparaît comme la condition de l'accomplissement humain. On devine également ici une allusion implicite à la figure tout aussi exemplaire du Dictateur. D'ailleurs, le lendemain de ce discours, le 7 février, l'un des gagnants du prix du concours de l'« Ateneo de Masaya » portant sur Rubén Darío, Domingo Bolaños, lit toute une séquence de son essai portant sur « les intéressants souvenirs de l'amitié de Rubén et la famille Debayle que le poète a toujours considéré comme étant la sienne³⁸ ». Le lien de parenté, voire d'hérédité – réel ou/et symbolique – entre le créateur de la dynastie et le poète montre toute la force de la dynamique d'autolégitimation induite par le culte à Darío durant la première phase du somozisme. Dans cette même logique, le fils de Rubén Darío, Rubén Darío Contreras, est nommé ambassadeur du Nicaragua auprès du gouvernement argentin. Lors de la seconde étape du somozisme, qui correspond historiquement à l'exercice du pouvoir par les deux fils d'Anastasio Somoza García, Luis et Anastasio (1956-1979), ce fonctionnement ne subit que de légères inflexions. La présence du poète et son articulation au régime se déclinent sous des formes de plus en plus nombreuses. Dans l'espace public, avec la création d'un Théâtre National Rubén Darío ; à travers l'enseignement scolaire, avec la diffusion de brochures élaborées par le nouveau ministère de l'Instruction Publique³⁹ ; par la mise en place de rituels de commémoration, avec l'organisation de fêtes et de concours à l'anniversaire de la mort du poète ; enfin par la création d'une distinction spécifique, la « Orden Nacional Rubén Darío », créée en 1947, qui récompense les soutiens les plus zélés du régime. Cette instrumentalisation induit naturellement la dés-historicisation de Darío : ses poèmes les plus critiques envers les États-Unis sont absents de tous les manuels scolaires. Nous avons néanmoins signalé qu'ils n'étaient que quantitativement peu nombreux.

³⁶ Celle-ci se voit même attribuer le prix à la meilleure anecdote sur Darío.

³⁷ Cf. *La Prensa*, Managua, 7 février 1937, (p. 3).

³⁸ *Ibid*, p. 6.

³⁹ Notamment Ministerio de Educación Pública *Rubén, treinta poemas*, Managua, 1957 et Comisión Nacional, *Rubén Darío, antología poética*, Managua, 1967.

Mais le contrôle par la dictature somoziste des principaux vecteurs de diffusion de la culture nationale ne peut à lui seul permettre d'appréhender la centralité de Rubén Darío dans l'imaginaire politique des Nicaraguayens, à la fin des années 70. De fait, et à l'inverse de la relecture effectuée par le FSLN au lendemain de la victoire de 1979, c'est bien l'absence de remise en cause de cette prééminence par les élites lettrées et les opposants politiques les plus radicaux au régime (dont le FSLN, créé en 1961, ne constitue qu'un groupuscule jusqu'au milieu des années 70) ainsi que l'absence d'une figure de substitution commune à tous les membres de la communauté nationale qui l'explique. Sandino reste, très longtemps, une figure publiquement proscrite, mais aussi largement ignorée, à l'inverse de Darío. Car en ce qui concerne les élites lettrées, les principaux membres de la *Generación de Vanguardia* occupent encore des positions prééminentes au sein des rares moyens de diffusion culturelle. Pablo Antonio Cuadra notamment dirige le supplément littéraire du grand journal conservateur *La Prensa*, ainsi que l'une des revues culturelles les plus importantes des années 70, *El Pez y la Serpiente*. On n'y trouve aucun article consacré à Sandino alors que, dans presque tous les numéros, un article est consacré à Darío. Il en va de même pour la *Revista Conservadora del Pensamiento Centroamericano*, certainement la plus dense et la plus complète des revues de sciences humaines de la seconde phase du somozisme. Le même phénomène est observable à l'échelle des publications universitaires, jusques et y compris celles qui sont censées être proches du mouvement sandiniste ou proto-sandiniste. Ainsi de la revue universitaire *Ventana*, dirigée par le futur vice-président de la République Sergio Ramírez et publiée par les étudiants de l'université de León qui fournira nombre de cadres au FSLN. Outre de nombreux poèmes directement inspirés par l'esthétique de Darío, elle compte aussi beaucoup d'articles consacrés à l'œuvre et la personne du poète. Celles-ci se situent le plus souvent au-delà de toute critique directe. Dans son 5^e numéro, Raúl Elvir Rivera sous le titre « Vigencia de Rubén Darío » énonce les raisons pour lesquelles celui-ci a mérité d'être encore lu et apprécié par la jeune génération :

Como elemento de nuestra nacionalidad, porque Rubén Darío es el primer signo legítimo de independencia, ya no de Nicaragua, sino de Hispanoamérica y porque en él se descubre una sensibilidad nueva cuya originalidad está en asimilar y fusionar diferentes elementos culturales del acervo mundial para entregarnos luego con voz inconfundible y propia, una creación en que lo americano puso su sello vital, y ha quedado desde este momento, ya marcado para siempre, como fruto que sólo en estos climas se puede dar (...) Rubén creó una lengua por medio de la cual se han expresado las ansias, ilusiones y optimismos del hombre americano (...) Ese Rubén es inmortal, pertenece a nuestro pueblo y es parte de su historia. Como lo griego tiene su Homero y lo romano su Virgilio, lo hispanoamericano tiene su Rubén⁴⁰.

On notera ici la prise de distance certaine avec la doxa somoziste. Le renversement est en apparence fondamental. Le Darío de la génération des étudiants des années 60 n'est plus le père fondateur d'une nation lettrée que la dynastie aurait contribué à sauver de la barbarie. Il devient le médiateur grâce auquel le lien entre le particulier (la nation) et l'universel peut être pensé sous la forme d'une déclinaison singulière, celle de la langue et de l'homme hispano-américain. Cette « hispano-américanité » qu'exprime Darío n'est, en outre, pas réductible à un parti politique spécifique ni à une élite lettrée. Plus largement, elle est, métonymiquement, le peuple et l'histoire (cf. « pertenece a nuestro pueblo y es parte de

⁴⁰ RIVERA, Raúl Elvir, « Vigencia de Rubén Darío », in *Ventana*, Universidad de León, n° 5, julio 1960, (pp. 1-3.).

su historia »). Cette identification du peuple et du poète montre que le renversement opéré au regard du Darío officiel du somozisme n'est finalement que relatif. Le poète n'est plus hypostasié au bénéfice d'un régime qui désire se confondre avec l'État-Nation, mais au celui d'une nouvelle catégorie, le peuple hispano-américain. L'immortalité de Darío à laquelle il est fait allusion en fin de citation ressort ainsi d'une nouvelle essentialisation, celle de la *Volksgeist* élargie à un continent entier. Finalement, la centralité du poète est réaffirmée au regard d'une conception certes plus élargie de la « nacionalidad ». Dans les années suivantes, cette position reste la même, notamment chez les jeunes universitaires ainsi qu'au sein du FSLN. L'instrumentalisation de Darío à des fins de propagande, voire de simple remise en question de la doxa officielle à son égard est cependant assez rare. Lors de l'anniversaire de sa naissance, en 1967, l'université de León publie un recueil de textes et d'essais du poète ou d'œuvres critiques concernant celui-ci⁴¹ : l'« Oda a Roosevelt » est certes présente, Guillermo Rothschild rappelle ses positions critiques envers l'impérialisme des États-Unis : peu de chose finalement. Les textes des principaux leaders du FSLN ainsi que la presse clandestine que nous avons pu consulter attestent de la même stabilité dans l'appréciation générale du poète. De manière significative, Carlos Fonseca, l'un des créateurs et le principal dirigeant du FSLN lui consacre un seul article intitulé « Noticia sobre Darío y Gorki » qui ne sera publié qu'après sa mort⁴². Il y cite une critique laudative de Rubén Darío sur Gorki et y voit le signe d'une profonde méconnaissance du poète au Nicaragua, imputable à la fois au régime somoziste et à une occultation délibérée de la part des érudits nord-américains de cette facette de son œuvre. Il conclut en indiquant :

Surgido Rubén Darío de la transición del siglo XIX al XX, etapa de ascenso histórico en Nicaragua, la médula humana y latinoamericanista de su obra vendrá a ser rescatada en el esencial ascenso que vive su Nicaragua, no dispuesta a quedarse atrás en la marcha de los pueblos hacia un destino libre⁴³.

La grille de lecture est ici celle du marxisme : Darío est à la fois le produit d'une période historique qui est elle-même une étape dans le sens d'une histoire téléologiquement orientée. Mais son œuvre s'inscrit nécessairement dans le sens de ce devenir historique. Rubén Darío ne peut être qu'« humaniste » et « latino-américaniste », car la nation lui appartient (cf. « el especial ascenso que vive su Nicaragua ») et il appartient à la nation.

Au terme de l'analyse, il apparaît donc que le processus d'accession d'Augusto Sandino et de Rubén Darío au rang de héros de la nation nicaraguayenne s'inscrivent dans des temporalités et des registres distincts. Le premier, après une brève mais somme toute périphérique et marginale promotion au rang de héros national au début des années 30, disparaît volontairement et de manière durable de la mémoire officielle. Le second, après une brève phase de latence imputable à son identification à la cause libérale, émerge rapidement comme une référence identitaire commune aux groupes dirigeants. À la fin des années 1940, leurs positions respectives semblent donc fixées. Rubén Darío devient un élément central à la fois pour le régime somoziste, les élites politiques et les lettrés qui établissent le récit national. Il permet d'adosser la dictature à un homme dont l'œuvre, mondialement reconnue, est synonyme de modernité et de progrès. Le discours officiel

⁴¹ *Cuadernos Universitarios*, n°I, Universidad Nacional de Nicaragua, León, 1967.

⁴² FONSECA Carlos, « Noticia sobre Darío y Gorki », *Casa de las Américas*, N° 117, año XX, noviembre-diciembre 1979, La Habana, (pp. 179-180.).

⁴³ *Ibid.*, (p. 80).

somoziste associe de manière systématique le poète avec le dictateur qui invente, sur les ruines de l'ancien système politique, une tradition nouvelle. Les lettrés et intellectuels, s'ils soulèvent parfois quelques critiques sur l'utilisation du culte de Darío, ne contestent que très rarement sa centralité dans l'imaginaire national en construction. À l'inverse Sandino s'offre, dans les temps de crise politique, comme un contre-symbole au regard de la doxa officielle. Il représente, dans une position symétriquement opposée à celle de Darío, la barbarie du peuple abandonné à lui-même, celle de l'anarchie et des guerres civiles caractéristiques des temps pré-somozistes. L'opposition entre les deux figures est ainsi à la fois diachronique et axiologique : Sandino est la cristallisation d'un passé conçu comme une régression vers des temps pré-politiques ; Darío l'incarnation du Progrès et celle de l'unité nationale, dont le régime somoziste et ses thuriféraires s'auto-représentent comme les garants. La constitution d'une coalition anti-somoziste qui s'élargit à la fin des années 70, puis la victoire de cette même coalition au sein de laquelle le FSLN devient la force hégémonique entraînent une profonde modification du récit national. Nous ne pouvons ici en expliciter les dynamiques assez complexes. Nous nous limiterons à indiquer une inflexion majeure. La figure de Sandino revêt, notamment lors de la Croisade Nationale d'Alphabétisation (CNA) et lors de la radicalisation de la guerre civile contre la Contra, une importance et une visibilité nouvelles et massives. Ainsi que le signale Catherine Lacaze⁴⁴, il devient une figure synchrétique, à la fois le père de la nation et le paradigme de l'homme nouveau, le héros combattant issu du peuple mais aussi le Sauveur de la nation dont la propagande tend à faire une icône dont l'adoration permet de mesurer l'adhésion au processus révolutionnaire des individus. Cependant cette brusque et massive irruption de Sandino dans le discours officiel et l'espace public ne signifie pas la disparition de ceux-ci de Rubén Darío. L'œuvre ainsi que la vie de celui-ci sont en partie réinterprétées par les nouvelles élites lettrées du régime⁴⁵ afin de mettre en exergue les quelques poésies et fragments de son autobiographie témoignant de son anti-impérialisme. Mais les rituels, les symboles et les lieux créés par le régime somoziste ne subissent que des modifications d'ordre cosmétique : le « Teatro Nacional Rubén Darío » est rebaptisé « Teatro Popular Rubén Darío », « La Orden Nacional Rubén Darío » est dissoute en février 1980⁴⁶, mais deux ans plus tard, une « Orden de Independencia cultural Rubén Darío » est créée⁴⁷. Cette articulation nouvelle entre les deux héros nationaux traduit très certainement le caractère composite de la coalition anti-somoziste qui a permis la victoire de la révolution nicaraguayenne. Son caractère durable, par-delà la tragédie des années 80, atteste peut-être également de la progressive cristallisation d'une communauté nationale longtemps déchirée.

⁴⁴ LACAZE Catherine, « El FSLN y la "iconización" de Sandino », in *Caravelle*, n° 98, juin 2012, (pp. 59-75).

⁴⁵ Voir notamment la compilation de ARELLANO, Jorge Eduardo, *Rubén Darío, Textos sociopolíticos*, Ediciones de la Biblioteca Nacional, Managua, 1980 ou celle de DE ASIS FERNANDEZ, Francisco, *Poesía Política Nicaragüense*, Ministerio de Cultura, Managua, 1986.

⁴⁶ GACETA OFICIAL, Decreto n° 276, 6 de febrero de 1980.

⁴⁷ GACETA OFICIAL, Decreto n° 927, 27 de enero de 1982.